



CHACUN SON MÉTIER

"Nō sutor supra crepidam."

Puisqu'enfin votre immense et basse jalousie
Est lasse d'étaler sa sottise frénésie
Sous tous les firmaments ;
Maintenant que vos cris n'emplissent plus
l'espace ;
Que sous un ciel plus pur encore une fois passe
Le souffle du bon sens ;

Anglais, Yankés, Germain, amis du Juif
[sordide]
Qui trahit pour de l'or la nation splendide
Dont vous êtes jaloux ;
Fiers peuples qui régnent sur le fer et la bouille,
Et ne soupçonnez pas la tare qui vous souille,
Allons, écoutez-nous !

Restez à vos fourneaux, restez à vos machines,
Fondez votre veau d'or, et courbez vos échine
Devant ses noirs autels ;
Vautrez-vous à loisir dans vos sales richesses,
De l'esprit oubliant la céleste noblesse
Et les droits immortels ;

Mangez votre bifteck et videz votre coupe,
Recherchez le sommeil qu'un hoquet entre-
Goûtez votre bonheur ; [coupe,
Méprisez fortement les peuples imbéciles
Qui gardent le souci des vertus difficiles
Et des lois de l'honneur ;

Ne reconnaissez plus que la force physique,
Criez ce dernier mot de votre politique
A l'univers entier ;
Ecrasez sans pitié du poids de la matière
Tout droit qui contre vous n'a plus que sa
C'est là votre métier. [prière :

Mais quand le genre humain, affamé de
[justice,
Dans un triste procès qu'embrouille la malice
Recherchera le droit ;
De grâce, écarterez-vous de ces grandes assises :
De vous y voir siéger les nations surprises
Vous montreraient du doigt.

Gardez dans votre coin le plus complet
[silence ;
Qu'elle vous plaise ou non, acceptez la sen-
Fruit de ces longs débats. [tence
Taisez-vous ! taisez-vous ! ayez cette sagesse.
De la justice il est telle délicatesse.
Où vous n'atteignez pas.

Quand vous aurez souffert pour quelque noble
[cause
Et pour l'humanité fait enfin quelque chose
Sans vous faire payer ;
Quand avec votre sang, en un doux sacrifice,
Vous aurez répandu de l'or pour la justice,
Largement, sans compter :

Alors vous serez prêts pour un plus noble
[rôle,
Et vous aurez l'honneur de prendre la parole
Au nom des opprimés.
Jusqu'à là soyez forts, et pour vous rendre
[aimables,
Montrez à l'univers vos muscles redoutables,
Et puis... disparaîsez.

DERFLA.

SALUT DE LA LYRE

Une mère, c'est plus que la moitié de soi :
C'est la moelle du cœur et c'est le sang de
[l'âme ;
Sur les maux d'ici-bas c'est un divin dictame ;
C'est un trésor d'amour en qui tout homme a
[foi.

La vôtre fut encore une grande chrétienne
Qui sut dans son foyer faire germer le ciel.
Sa voix où la sagesse avait versé son miel
Epancha largement dans votre âme la sienne.

Ami, je ne viens pas amoindrir la douleur
Que le ciel a daigné vous mesurer lui-même :
Vous voulez la porter comme un fardeau
[qu'on aime
Jusqu'au jour espéré du suprême bonheur.

J'ai voulu seulement faire vibrer ma lyre
A l'unisson sacré de vos sanglots nombreux,
Pendant que vers le ciel je fais monter mes
[vœux
Pour celle dont je vois encor le doux sourire.
DERFLA.

L'OISEAU-MOUCHE présente
ses respectueuses et sympathiques
condoléances à M. l'abbé Lapointe,
directeur du Petit Séminaire, qui
a eu la douleur de perdre sa mère,
décédée lundi dernier à la Malbaie.

Ceux qui ont connu feu Mme Lapointe, nous la représentent comme l'idéal de la mère de famille chrétienne, aussi distinguée par les qualités de son intelligence, éclairée des plus pures lumières de la foi, que par la beauté de sa vie morale, qui s'est manifestée davantage encore dans sa dernière maladie. Cette vénérable personne, après avoir été, durant sa carrière ignorée du public, l'objet évident des bénédictions du Ciel, eut encore la consolation d'être à ses derniers moments assistée par le prêtre qu'elle avait donnée à l'Eglise,

Le manque d'espace nous force à différer la publication d'un article reçu d'un élève du séminaire de Québec, et d'un compte rendu du dernier pèlerinage ouvrier à Rome, qu'un ami d'Europe—dont nous ignorons le nom—a bien voulu nous envoyer.

Un homme de goût a reçu vingt blessures avant d'en faire une.

RIVAROL.

La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde, que ses apparences y font de mal.

LA ROCHÉFOUCAULD.

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, et nous reconnaissons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes.

VAUVENARGUES.